ne pourra jamais être édifié ; toutes les combinaisons politiques et économiques seront toujours impuissantes à cet égard, non moins que les considérations sentimentales, tandis que, si l'accord sur les principes est réalisé, l'entente dans tous les autres domaines devra en résulter nécessairement.

Sans doute la Maçonnerie de la fin du XVIIIe siècle n'avait-elle déjà plus en elle ce qu'il fallait pour accomplir ce « Grand Œuvre », dont certaines conditions échappaient d'ailleurs très probablement à Joseph de Maistre lui-même ; est-ce à dire qu'un tel plan ne pourra jamais être repris, sous une forme ou sous une autre, par quelque organisation ayant un caractère vraiment initiatique et possédant le « fil d'Ariane » qui lui permettrait de se guider dans le labyrinthe des formes innombrables sous lesquelles est cachée la Tradition unique, pour retrouver enfin la « Parole perdue » et faire sortir « la Lumière des Ténèbres, l'Ordre du Chaos ? ». Nous ne voulons aucunement préjuger de l'avenir, mais certains signes permettent de penser que, malgré les apparences défavorables du monde actuel, la chose n'est peut-être pas tout à fait impossible ; et nous terminerons en citant une phrase quelque peu prophétique qui est encore de Joseph de Maistre, dans le IIe entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Des oracles redoutables annoncent déjà que *les temps sont arrivés* ».

RENÉ GUÉNON

REMARQUES SUR LA TRADITION CHINOISE (1)

I

LE sixième siècle avant Jésus-Christ fut le point tournant du cycle actuel ou âge de fer et le commencement d'une période en palier dite historique. Ce fut le début de la période classique en Grèce avec Solon, Héraclite et Pythagore, l'établissement de la République à Rome, la captivité des Juifs à Babylone, la fin des dynasties proprement égyptiennes, la fondation du premier empire Maya en Amérique Centrale, la naissance du Bouddhisme aux Indes, celle du Mazdéisme avec Zoroastre en Perse, sans compter d'autres événements plus ou moins caractéristiques et importants chez divers autres peuples.

En Chine (2), ce fut la fondation du Taoïsme avec *Lao Tsi*

1. L'introduction à une nouvelle traduction du *Tao te King* parue dans le no de mars 1948 des *Etudes Traditionnelles* est devenue une importante étude d'ensemble sur la tradition chinoise dont nous commençons aujourd'hui la publication (N. D. L. R.).

2. L'origine du peuple chinois fort discutée est assez obscure. Toutefois les histoires régulières indiquent clairement qu'au début des temps historiques les cent familles ou le peuple aux cheveux noirs (ou plutôt le peuple noir ou les têtes noires) étaient des pasteurs dont les tribus ressemblaient à celles des hordes nomades qui existent encore en Tartarie. Ce n'est qu'une fois établis dans la vallée et le cours inférieur du Fleuve Jaune sous *Shen Nung*, que *Huang Ti* et ses successeurs devinrent sédentaires et s'adonnèrent à l'agriculture. Edouard Biot est certainement dans le vrai quand il écrit dans ses intéressantes *Considérations sur les anciens temps de la Civilisation chinoise* (extrait no 1 du *Journal Asiatique*, 1848, p. 14) : « Les anciens souvenirs recueillis, au IIe siècle de notre ère, par *Huai Nan Tsi*, placent le théâtre de la mythologie chinoise sur le mont K'un Lun, la grande branche de l'Himalaya qui se prolonge vers le nord ouest de la Chine. Là se livrent les combats des anciens demi-dieux chinois Kung Kung, Niu Wa et autres ; et on peut en inférer que cette montagne a été la première résidence de la race aux cheveux noirs. L'établissement de ce fait

et celle de Confucianisme avec *K'ung Fu Tsī* ou Confucius. On ne peut mieux comparer ces deux aspects de la pensée chinoise qu'au dédoublement d'un courant unique, issu de la tradition primordiale et polaire, et représentant la sagesse ancienne — dont le *Yi King* est à peu près le seul vestige — et que Confucius comme *Lao Tsī* désignent par les expressions Voie de l'Antiquité ou simplement l'Antiquité. De cette source commune qui se situe à l'époque « légendaire », le Confucianisme représente le courant de surface, accessible à tous et tourné vers les applications sociales tandis que le Taoïsme d'ordre transcendant et métaphysique représente le courant souterrain plus ou moins sensible et réservé à une élite qualifiée. Mais l'un et l'autre, étroitement apparentés malgré certaines divergences extérieures, ont eu une influence capitale et profonde sur toute la civilisation chinoise dont ils ont été depuis des millénaires vraiment les deux pôles d'attraction. L'installation du Bouddhisme au premier siècle de notre ère, ne fut possible que par l'adaptation, la sinosation de cette doctrine qui dut établir plus d'un point de contact avec les deux courants indigènes. Elle semble avoir servi de pont à ceux-ci pour pallier leur opposition croissante et même en dernier lieu de couverture au Taoïsme dont la haute doctrine ne pouvait plus atteindre directement les couches profondes du peuple chinois.

Selon la chronologie non officielle *Han Ti Chi*, qui date des *Han*, depuis l'origine du monde jusqu'à la capture de l'Unicorne (*Lin*) à l'époque de Confucius (481 avant J.-C.), il s'écoula une période immense s'élevant selon les uns à 3.276.000 ans, selon les autres à 2.267.000 ans et divisée en dix époques. La première commença avec *P'an Ku*, géant primordial né du grand vide, dont la triple descendance constitua les familles du Ciel, de la Terre et de l'Homme. *P'an Ku* pénétra parfaitement les lois du Ciel et de la Terre ainsi que les transformations des deux principes cosmiques *Yn* et *Yang*, auxquels sont soumis les êtres et les choses ; cette connaissance en fit le chef des trois agents : Ciel, Homme, Terre. Il eut le Ciel pour père, la Terre pour mère et pour cette raison fut appelé Fils du Ciel. D'aucuns disent que son origine est inconnue et qu'à sa mort les diverses parties de son corps donnèrent naissance à tout ce qui constitue l'univers. Les représentations qu'on donne de *P'an Ku* et des divers souverains et personnages des époques qui suivirent jusqu'à *Fu Hi* et même jusqu'à Confucius sont des plus fantastiques et forment un immense bestiaire au symbolisme compliqué et peu connu (1).

Après *P'an Ku* (2) apparut *T'ien Huang*, souverain du Ciel, appelé aussi *T'ien Ling*, intelligence du Ciel, le Fils qui entretient tout, le souverain Roi au milieu du Ciel. Il naquit sur le mont *Wu Wai*, qui renferme tout, hors duquel il n'y a rien, et qui se trouve à 12.000 lieues du mont *K'un Lun*, la montagne centrale de la Terre. C'est à *T'ien Huang* qu'on attribue les noms des dix tiges et des douze branches, caractères cycliques et horaires pour fixer l'année. Il mit et classa en divers ordres les figures de toutes choses et rendit parfaite leur substance. Sa dynastie se compose de douze ou, selon certains, treize souverains de même nom appelés Frères qui régnèrent chacun 18.000 ans.

A *T'ien Huang* et sa dynastie succéda *Ti Huang*. Seigneur de la Terre, appelé aussi *Ti Ling*, intelligence de la Terre, le souverain au milieu de la Terre, Fils aîné. Il n'eut pas de naissance et ne fut pas sujet au changement ; il protégea et

historique, au milieu de toutes ces fables, est confirmé par le respect constant des Chinois pour le Nord Ouest ». On trouvera un bon résumé de la question des origines des Chinois dans Kiang-Kang-Hu, *Chinese Civilization*, p. 3-7. Enfin Lo Pi, cité par le Père de Prémare dans ses *Vestiges sur les anciens Dogmes*, p. 135, déclare : « Nos Pères nous ont appris qu'ils tenaient de leurs ancêtres que le mont K'un Lun existe réellement mais que jusqu'ici personne n'a pu y parvenir ».

1. Cf. Mayer's *Chinese Manual*, p. 364, T'oung Pao XXVIII, 1931 (p. 466-469) et Herb. J. Allen, P'an Kou dans *China Review*. Vol. XIV, p. 21-28.

2. Pour plus de détails voir les *Vestiges des principaux Dogmes Chrétiens tirés des anciens livres chinois* du Père de Prémare et surtout *ses Recherches sur les Temps antérieurs à ceux dont parle le Chou King*, basées sur le *Lu Shr* de *Lo Pi*, qui date de la dynastie *Sung*. Cf. également Ed. Chavannes. *Les Mémoires Historiques de Se-ma T'sien*. vol. I (p. 17-22), et C. Werner *Dict. of Chinese Mythology* et *Myths and Legends of China*.

fixa toutes choses. Après avoir distingué le soleil, la lune et les étoiles, il partagea le jour et la nuit, établit le mois lunaire de trente jours et le solstice d'hiver à la 11e heure. Sa dynastie se composa de onze souverains du nom de *Yüe*, montagne, parce qu'ils sortirent du mont *Lung Men*.

Ensuite vint *Jen Huang*, Seigneur des hommes, appelé aussi *T'ai Huang*, le grand Souverain, lequel naquit sur le mont *Hing Ma* d'où sort l'eau de la Vallée lumineuse. Il partagea la terre et les eaux en neuf parties et l'eau de la Vallée lumineuse en neuf fleuves. Montés sur des chars de nuages, attelés de six êtres ailés, ses neuf frères prirent chacun une partie de la terre, tandis que lui régnait au milieu ; ils bâtirent des villes qu'ils entourèrent de murailles. Placé au-dessus du peuple et des êtres, *Jen Huang* établit l'ordre entre le roi et le sujet et édicta le premier les règles de gouvernement. Sa dynastie comprend 150 générations. Il est dit que le peuple était alors content de son sort ; on travaillait le jour, on se reposait la nuit, nul ne songeait à son intérêt.

La deuxième époque est celle des cinq Dragons ou Souverains. Ils sortirent comme *T'ien Huang* du mont *Wu Wai*. Ils examinèrent la Voie et leur domination s'étendit jusqu'aux cinq planètes dont ils portèrent également le nom, et auxquelles correspondent les cinq notes de la gamme. Montés sur un nuage, ils visitèrent les cinq montagnes et parcoururent l'univers sur des dragons.

On ne connaît que les noms des troisième, quatrième, cinquième et sixième époques ; ce sont *Si T'i*, gouvernement paisible, avec 59 générations ; *Ho Lo*, harmonie continue, trois générations ; *Lien Tung*, association universelle, six générations ; *Su Ming*, établissement du mandat céleste, quatre générations.

La septième époque porte le nom de *Sun Fei* et compte vingt-deux rois. Ceux-ci, est-il dit, avaient tant de vertus que les peuples suivaient leur exemple comme s'ils avaient des ailes pour voler, d'où le nom de *Sun Fei*. Le premier de cette lignée *Küe Ling*, naquit du souffle primordial, véritable

mère des neuf souverains. Tenant dans la main la grande image avec le pouvoir de tout convertir, il monta sur le Grand Faîte, *T'ai Ki* et marcha dans la plus pure et la plus haute région ; sans intervenir, il agissait sans cesse. Il sortit des bords de la *Fen* et, précédant le repos et le mouvement, il retourna les montagnes et détourna les fleuves (1). Grâce au don d'ubiquité il était partout où il voulait agir. A cette époque vécut *Huang Shen*, dont certains disent que c'est *Lao Tsï* incarné au temps de la paix moyenne (*Chung Ho*), et d'autres qu'il eut pour disciple *Shen Nung*, *Huang Ti* et *Lao Tsï*. Ce personnage, qui ne régna pas, semble avoir été le premier chef de l'organisation qui devait diriger par la suite les destinées de la Chine (2).

La huitième époque *Yu T'i* compte treize dynasties. C'est à cette époque que furent instituées les règles que les hommes purent suivre avec profit. Son premier souverain fut *Shu Shan*, lequel enseigna la culture du ver à soie. Après une longue période, le pouvoir fut transmis à *Yu Ch'ao*, deux générations, puis à *Suei Jen*, douzième dynastie qui comprend quatre générations. On attribue à ce dernier l'invention du feu et de la pêche. Quatre grands officiers sortirent du fleuve pour régler toutes choses selon la volonté du Ciel et il utilisa leurs services ; alors la Voie du Ciel fut droite et les choses humaines restèrent en bon état. Les dragons apportèrent une table et la tortue des caractères. C'est le premier souverain qui bénéficia de ces prodiges dont on raconte qu'ils se reproduisirent plusieurs fois par la suite. Il s'agit de toute évidence des influences spirituelles qui se manifestèrent à des

1. On notera que les souverains de toutes les périodes légendaires résident dans les régions qui constituent maintenant les provinces de Shen Si, du Shan Si, du Ho Nan et du Shan Tung, c'est-à-dire les régions avoisinantes du Fleuve Jaune.

2. Cf. P. de Prémare, *Vestiges des principaux Dogmes*, p. 421. A ceux qui s'étonneraient de nous voir utiliser les ouvrages du Père de Prémare, nous nous bornerons à faire remarquer que nul n'a repris ses travaux sur les temps antérieurs à ceux dont parle le *Shou King* et en particulier sur les périodes antérieures à Fo Hi. Malgré certaines erreurs de perspective, compréhensibles par l'époque où il écrivait, ses travaux sont plus intéressants qu'on ne pourrait le croire à première vue, ne serait-ce que pour les textes qu'ils contiennent.

époques critiques pour ramener le peuple chinois dans la voie qui lui avait été tracée dès les origines. En contemplant le Nord, *Sui Jen* fixa les quatre parties du monde, forma son gouvernement sur le modèle du Ciel et imposa le premier des noms aux plantes et aux animaux ; ces noms exprimaient si bien leur nature qu'il suffisait de les prononcer pour faire connaître exactement ce qu'ils désignaient. Il inventa aussi les poids et mesures et fixa l'âge du mariage à 30 ans pour les hommes et 20 ans pour les femmes. Enfin, c'est à lui qu'on attribue l'invention de l'urbanité et de la politesse. La treizième dynastie *Yun Chang*, huit générations, marqua une dégénérescence. C'est à partir d'elle qu'on commença à se servir de cordes nouées en guise d'écriture.

La neuvième époque appelée *Shan Tung* eut pour premier souverain *Hien Yuan*, lequel fut suivi de *Yung Chu* et *Fu Hi*. C'est de ce dernier empereur que part l'histoire proprement dite de la Chine, à l'orée de l'âge de fer. Le titre de cette époque rappelle que le trône fut alors transmis à un successeur qui possédait la Voie du Ciel. Il est dit que *Fu Hi* succéda au Ciel ou plutôt à une longue suite d'êtres divins. Sa mère *Hua Su* le porta 12 ans dans son sein, après l'avoir conçu sous l'inspiration du Ciel en marchant sur les pas du Souverain d'en Haut, *Ti*. Il naquit entouré d'un arc-en-ciel, le quatrième jour de la nouvelle lune à l'heure de midi, d'où son nom *Suei*, Jupiter, planète correspondant à l'agent bois. Et de cet arc-en-ciel, dont la partie inférieure se changea en fleuve, sortit plus tard le cheval dragon qui lui apporta, tracé sur son dos, le fameux tableau du fleuve, *Ho T'u*, arrangement de nombres mystérieux, composés de points noirs et blancs, dont il tira les huit trigrammes, puis les soixante-quatre hexagrammes du *Yi King* et de ceux-ci les six classes d'écritures. Il instruisit le peuple dans l'art de la chasse, de la pêche et du pâturage, institua le mariage, les sacrifices avec animaux, la musique, l'écriture et l'astronomie (1). Son

1. Le *Chou lei* précise qu'il divisa le Ciel en degrés.

règne va de 2852 à 2738 avant J.-C. C'est le fondateur de la civilisation chinoise. On lui donne pour successeur *Shen Nung* (1) dont la dynastie dura 17 générations, puis *Yen Ti*, lequel fut détrôné par son frère *Huang Ti*.

La dixième époque, appelée *Su Yi*, commença avec *Huang Ti*, l'Empereur Jaune, qui, fait important à noter, est à la fois le patron reconnu des Taoïstes et l'ancêtre non seulement des fondateurs des trois dynasties *Hia*, *Shang* et *Chou*, mais également des principales maisons nobles qui jouèrent un rôle important jusqu'à la fin de l'époque féodale. La légende dit qu'il devint bienheureux et monta au Ciel.

Au dernier *Huang Ti* succéda son fils *Shuo Hao* qui ne régna que 7 ans, puis *Chuan Hü* et *K'u*. C'est *Chuan Hü* qui chargea *Chung* et *Li* de mettre fin aux communications entre la Terre et le Ciel et de régulariser les relations avec les *influences errantes* dont le contact, vu la tendance cyclique, allait devenir dangereux. Ensuite vinrent *Yao* et *Shun*, les deux parangons du confucianisme, tous deux descendants de *Chuan Hü* et par lui de *Huang Ti* et célèbres, l'un par sa lutte contre les eaux qui avaient envahi la terre l'autre par son organisation de l'agriculture (2). Cette période se termine, selon les uns, avec l'Empereur *Yü* (2198 av. J.-C.), le fondateur de la dynastie *Hia*, trente générations après *Huang Ti*, selon les autres avec la dynastie des *Chou*. La capture de l'Unicorne, *Lin*, lors d'une grande chasse impériale au temps de Confucius, est regardée par celui-ci comme un mauvais présage, car elle fut prise morte, ce qui indique la fin de ces périodes fabuleuses et le début des temps historiques, qui ne sont, à vrai dire, que la période finale de cette dixième époque.

1. Le *Hi Tsï*, grand appendice du *Yi-King*, prétend que c'est en considérant les *Kua Yi* et *Shi Ho* (42 et 22) que Shen Nung donna aux hommes l'intelligence de l'agriculture. Il leur apprit à construire des charrues et à s'en servir, d'où son nom qui veut dire le divin laboureur. Il établit les foires et les marchés qui se tenaient à l'heure de midi. *Lu Pu Wei* lui attribue une mesure de la terre entière qu'il parcourt sur un char volant.

2. Pour plus de détails, Cf. Fung Yu Lan. *History of Chinese Philosophy*, p. 22 et suiv. ; G. Maspero. *Etudes mythologiques sur le Chou King*, et surtout B. Karlgren. *Légends and cults in Ancient China*.

Cette chronologie, en majeure partie d'inspiration Taoïste, n'a jamais été admise par les lettrés, car ceux-ci ne reconnaissent que celle qui commence avec les cinq Souverains, plus rarement avec *Fu Hi* et les trois Augustes. Cette attitude tient à plusieurs raisons dont la plus importante est que cette chronologie ne pouvait cadrer avec la doctrine et les ouvrages de Confucius, porte-parole des *Chou*. Ceux-ci, qui avaient pris, la place des *Shang*, semblent s'être appliqués à se donner dès leur conquête une antiquité classique, commode et accessible. Il est naturel qu'ils aient éliminé, non sans mal d'ailleurs, ce qui pouvait rappeler les vertus éteintes de leurs prédécesseurs dont cependant ils demeuraient les héritiers, leur empruntant ce qu'ils pouvaient assimiler de leur haute civilisation. On a parlé à ce sujet de falsification de l'histoire par les *Chou*. Il s'agit plutôt d'une réadaptation où seuls importaient les faits pouvant étayer les principes directeurs des doctrines destinées désormais à encadrer la civilisation chinoise (1). On sait aussi que Confucius n'hésita pas à supprimer de ses ouvrages ce qui semblait de nature à jeter le trouble dans l'esprit public et, sans doute aussi, ce qui s'accordait mal avec les principes qu'il avait à cœur de répandre (2). *Se Ma Ts'ien* nous informe que Confucius retrancha du *Che King* ou Livre des Vers, lequel comprenait à l'origine plus de trois mille pièces, celles qui faisaient double emploi et ne conserva que celles qui pouvaient être utiles pour les rites et la justice, soit environ un dixième. Il rechercha et suivit à la piste les (textes relatifs aux) rites des trois dynasties. Il groupa et classa les sujets dont ils traitaient. Quoi qu'il en soit, il est un fait reconnu qu'avant le sixième siècle avant Jésus-Christ un voile est tendu sur tout le passé du monde. Ce qui en subsiste se présente sous la forme de légendes plus ou moins tronquées dont le peuple, toujours et en tout lieu porté au merveilleux, conserve la mémoire sans en saisir la raison profonde. Le problème des origines de la civilisation chinoise est encore compliqué par le fait que tous les ouvrages qui subsistent de l'antiquité chinoise ne remontent guère plus haut que la dernière période des *Chou* et qu'ils furent retranscrits, résumés ou remaniés sous les *Han* et les *Sung* par des lettrés qui n'en purent guère donner que des recensions expurgées et systématiques. Ce n'est qu'après ce travail de fixation qu'on éprouva le besoin de recueillir puis de publier, plus ou moins fidèlement pour délasser les uns et éclairer les autres, ces légendes qui circulaient parmi le peuple.

1. Cf. H. G. Creel, *La Naissance de la Chine* et ses *Studies in Early Chinese Culture*.
2. Cf. L. de Rosny, *Le Taoisme*, p. 5.

II

Alors que la biographie de Confucius est assez complète, celle de *Lao Tsï*, son aîné de cinquante trois ans dit-on, est quasi inexistante, pour ne pas dire tout à fait légendaire. D'après certaines traditions il serait né dans la troisième année de l'Empereur *Ting Wang* de la dynastie des *Chou*, c'est-à-dire en 604 avant J.-C., 24 ans avant le Bouddha et 20 ans avant Pythagore. Son père aurait été un paysan qui épousa à l'âge de 70 ans une femme d'un peu moins de 35 ans. Quoique ceci paraisse apocryphe et calqué sur la biographie de Confucius, l'indication que son père était un paysan est un détail qui a son importance. En effet, sous les *Chou* les paysans semblent avoir été pour la plupart d'anciens sujets de *Shang*, donc des asservis, et il est notoire que Confucius était de souche noble, donc d'allégeance et d'esprit *Chou*. il est toutefois curieux que la famille de Confucius prétendait descendre de la branche aînée de la maison royale de *Sung*, que son arrière grand-père avait dû fuir. Or, les princes de cette maison avaient pour ancêtres les rois de la dynastie *Shang*. Peu après la conquête, à la suite de la révolte des partisans des *Shang* et leur écrasement, un descendant de l'avant-dernier roi *Shang*, du nom de *Wei*, fut

intronisé par les *Chou* pour remplacer le fils du dernier souverain à la tête de la principauté de *Sung* et permettre l'accomplissement régulier des rites des ancêtres de la dynastie déchue.

Le *Po Hou T'ung* nous apprend que les familles rustiques donnaient la préférence à la gauche parce qu'elles prenaient pour modèle l'ordre céleste, tandis que les familles distinguées, suivant l'ordre terrestre, préféraient la droite, ce qui semble indiquer que les paysans conservaient des traditions très anciennes que les *Chou*, conquérants et semi-barbares, ne s'étaient pas assimilées ou avaient écartées parce qu'elles ne répondaient pas à leur génie (1). On lit d'autre part dans le *Ch'iun Ts'iu* qu'au temps de la dynastie *Yn*, nom donné aux *Shang* par les *Chou*, les cinq planètes furent en conjonction dans la constellation du Scorpion (la mansion *Fang* du Palais Oriental). Or, *Se ma Ts'ien*, dans son traité sur les gouverneurs du Ciel, déclare que la rencontre de planètes est le signe astrologique de ce qu'on appelle *Yi Hing*, conduite changée, ou mieux, transformation. D'autre part, *Hiuen Ming Pao* déclare que le Scorpion est l'essence de l'esprit azuré, *Ts'ang Shen*, et que lorsque la dynastie *Chou* vint au pouvoir cet esprit prévalut (2).

D'après *Se ma Ts'ien*, *Lao Tsi* était originaire du hameau de *Ch'u Jen* dans la commune de *Li*, district de *K'u*, ville de *Ch'u*, ancien royaume de la Chine centrale situé dans la province actuelle du *Ho Nan*. Son nom de famille était *Li*, son prénom *Er*, son titre honorifique *Po Yang*, son nom posthume *Tan*. Il occupa la charge d'annaliste-historiographe, conservateur des archives secrètes, livres et autres objets, au musée impérial de *Lo*, capitale des *Chou*.

Rédacteurs et conservateurs des traditions en toutes

1. Cf. M. Granet, *La Polygynie Sororale*, p. 41, note 3.

2. Il ressort donc de tout ce qui précède, et la légende de Lu Shang le montre clairement, que les véritables représentants de la Tradition chinoise se sont ralliés d'emblée aux *Chou* quand ils ne les ont pas directement inspirés. Par contre d'autres, trop engagés, mal inspirés ou dévoyés, restèrent fidèles aux *Shang* et résistèrent de toutes leurs forces aux changements pourtant nécessaires à la marche du cycle.

choses (y compris les précédents astrologiques), les annalistes sous les *Chou* comme auparavant sous les Shang, avaient pour mission de rédiger selon les principes bien établis le récit laconique des rapports que les hommes avaient entre eux ou avec les puissances spirituelles. L'annaliste de l'intérieur, en particulier, gardait les archives non seulement de la dynastie régnante mais aussi celles de toutes les dynasties antérieures. Certains prétendent même qu'elles remontaient aux trois lignes de Souverains d'avant *Fu Hi*. Il était également le conservateur des vêtements et objets rituels de ces dynasties et avait à sa disposition les descendants des races déchues, seuls exécutants qualifiés pour les sacrifices et les danses. Sans eux en effet la dynastie régnante n'aurait pu exercer ses droits de conquêtes.

On lit dans le *Chou King* que *Sin Kia*, grand officier de *Chou Sin*, s'enfuit et devint le grand annaliste des *Chou*, qu'il abandonna pour les *Yn*, qui furent de nouveau reniés par lui. Il apporta aux *Chou* ses livres. Le premier et le second précepteurs s'enfuirent eux aussi munis de leurs instruments de musique. *Huai Nan Tsi* précise : lorsque *Hia* fut sur le point de tomber, *Chung Ku*, le premier ministre, prévoyant le désastre, s'enfuit à Shang ; et juste trois ans après, *Kie*, l'empereur, périt. Lorsque *Yn* fut près d'être renversé, *Huang* et *Yi*, ministres, se rendirent à *Wen Wang*, un an avant la mort de *Chou* (1). Nous avons ici en raccourci et sous une forme systématique, le récit de la transmission traditionnelle dans la haute antiquité chinoise et les réajustements de la tradition jusqu'à sa polarisation lorsque les *Chou* commencèrent à dégénérer. La fonction d'annaliste n'ayant plus alors de raison d'être, on comprend que *Lao Tsi*, comme on le verra par la suite, se soit démis de sa charge et se soit retiré vers le grand centre traditionnel situé aux confins du Thibet, et identifié par certains avec le *K'un Lun*, la mon-

1. Cf. E. Morgan *Tao the Great luminant. Essays from Huai Nan Tzu*, chap. VI, p. 158. On trouvera au début de ce chapitre VI une interprétation légiste de l'histoire ancienne de la Chine (cf. p. 145, 147, 150, 151).

tagne centrale de la terre. Certes, on retrouve des annalistes et des astrologues sous les *Han*. Mais ceux-ci, malgré toute leur valeur personnelle, comme *Se-ma Kuang*, *Se-ma Ts'ien* et *Pan Ku*, due d'ailleurs à leurs attaches plus ou moins taoïstes, ne présentent plus que des cas isolés. La tentative de restauration de l'antiquité sous les *Han* n'eut pas de suite et l'influence de l'antique organisation traditionnelle devint de plus en plus cachée et effacée (1). C'est ce qui ressort notamment de la notice du *Yi Wen Chi* sur l'école du *Tao* par *Pan Ku* : l'école du *Tao* commence avec le ministère des historiens officiels. En étudiant les principes des succès et des insuccès, de la conservation et de la destruction, de la calamité et de la prospérité des temps anciens jusqu'à nos jours, ils apprirent comment s'attacher à l'essentiel et atteindre le fondamental. Ils se gardaient par la pureté et le vide, ils se maintenaient dans l'humilité et la faiblesse. C'est la méthode ancienne du souverain sur le trône. Cet enseignement s'accorde avec la modestie de *Yao* et l'enseignement de l'humilité qu'on trouve dans le *Yi King*, où il est dit que l'humanité a quatre avantages (celui du Ciel, celui de la Terre, celui des esprits et celui de l'homme). C'est en cela que réside le point important de la doctrine. Enfin, ceux qui agissent sans contrainte doivent rejeter toutes les études sur les rites et en même temps écarter la bonté et l'équité (*Jen Yi*). Ils déclarent que le monde peut être gouverné par la pureté et le vide.

De son côté *Se ma Tan* écrit : l'école du *Tao* invite les hommes à l'unité d'esprit, en enseignant que toutes les activités doivent être en harmonie avec l'invisible, avec une abondante libéralité envers tous les êtres de la nature. Comme pratique, ils acceptent la succession régulière de l'école du *Yn* et du *Yang*, en réunissant les meilleurs points des Confucianistes et des Taoïstes et à ceux-ci les points importants des Logiciens et des Légistes. En conformité

1. Cf. M. Granet, *Danses et Légendes*, pp. 64, 396 et 458 ; Ed. Biot, *Le Tcheou Li*, t. II, p. 104, 110 et 116.

avec le changement des saisons, ils suivent le développement naturel des choses, leurs procédés conviennent partout leurs idées sont simples et faciles à suivre ; ils font peu de choses (en apparence), mais leurs œuvres sont nombreuses. On notera la tendance rationaliste et en conséquence syncrétiste de ces deux auteurs. Ils ne pouvaient guère s'expliquer autrement sans risquer non seulement d'être mal compris, mais aussi de s'attirer de graves ennuis. Et *Se-ma Ts'ien*, moins heureux ou moins prudent, paya d'une mutilation honteuse sa persévérance à poursuivre et éditer l'œuvre inachevée de son père *Se-ma Tan*.

Une tradition transmise par *Se ma Tsien* prétend que *Lao Tsï* rencontra Confucius vers l'an 525, et il rapporte de leur entretien quelques paroles qui ne font que souligner le contraste de leurs enseignements (1). Venu à la cour des *Chou* pour consulter *Lao Tsï* sur les anciens rites en vue de leur restauration, Confucius se vit répondre : « Maître, les hommes dont vous parlez n'existent plus, leurs ossements ne sont plus que poussière. Il n'en subsiste que les maximes. Si un homme vient en son temps il parvient aux honneurs et monte sur un char, sinon trouvant sur son chemin des obstacles il poursuit son chemin (et roule au hasard comme la plante *Fong* dans les sables) ; je remarque qu'un sage marchand enfouit ses trésors et paraît comme dépourvu. L'homme supérieur et d'une haute vertu se donne un air stupide. Laisser donc, là, Maître, votre affectation et vos plans exagérés. Tout cela ne vous mènera à rien. C'est tout ce que j'ai à vous dire ». *Kung Tsi* se retira et, s'adressant à ses disciples, leur dit : « Je sais que les oiseaux peuvent voler, et les animaux courir. On peut faire des pièges pour les animaux, des filets pour les poissons, des flèches pour les oiseaux. Quant au dragon je n'ai pu savoir s'il monte le

1. D'autre part le *Kou Kin t'ou Shou Tsu Ch'ing*, cité par G. Douglas dans son *Confucianism and Taoism*, prétend que l'un des objets de la visite de Confucius à *Lao Tsï* était de lui remettre un livre à déposer dans les archives.

Il est bon de noter que la date 525 ne figure pas dans *Se ma Ts'ien*.

vent sur un nuage pour s'élever jusqu'au Ciel. Aujourd'hui j'ai vu *Lao Tsï*, il ressemble au dragon ».

Dans la biographie de Confucius, *Se-ma Ts'ien* donne une autre version de l'entrevue de celui-ci avec *Lao Tsï*. Lorsque Confucius prit congé pour s'en aller, *Lao Tsï* le reconduisit en lui disant : « J'ai entendu dire que l'homme riche et puissant reconduit les gens en leur donnant des richesses, que l'homme bon reconduit les gens en leur donnant des paroles Je ne saurais être riche et puissant, mais je prends furtivement le titre d'homme bon ; je vous reconduirai donc en vous donnant des paroles et voici ce que je vous dirai : Celui qui est intelligent est près de mourir, car il critique les hommes avec justesse ; celui dont l'esprit est très savant, ouvert et vaste (grandement pénétrant), met en péril sa personne, car il dévoile les défauts des hommes. Celui qui est fils ne peut plus se posséder ; celui qui est sujet ne peut plus se posséder ».

Enfin, dans le chapitre *Tseng Tsï Wen*, du *Li Ki*, Confucius rapporte ce qu'il a appris sur le compte de *Lao Tan* en quatre occasions différentes. Dans l'un de ces cas une éclipse de soleil vint à se produire, ce qui fixerait la rencontre en 518, Confucius aurait eu alors 34 ans. D'autre part, le *Chuang Tsï* met souvent Confucius en conversation avec *Lao Tsï* et précise au sujet d'un de ces entretiens, que Confucius était âgé de 51 ans lorsqu'il rencontra *Lao Tan* à *Pei* (1). On peut donc considérer comme à peu près certain que Confucius rencontra à plusieurs reprises des sages typiquement Taoïstes, sa biographie en fait foi, et qu'il reçut d'eux des avertissements sinon des instructions. Il convient de souligner que *Lao Tsï*, en tant qu'appartenant au corps des annalistes attachés à la cour des *Chou*, occupait une fonction centrale et permanente quoique effacée. Par contre, Confucius, conseiller occasionnel de maisons princières, n'occupa guère que des fonctions excentriques et extérieures

1. *Cf.* Se ma Ts'ien. *Mémoires Historiques*, T. V, pp. 299-300.

toujours éphémères. Si, par la suite, à cause des nécessités cycliques, les positions relatives de leurs disciples respectifs changèrent du tout au tout, il n'en est pas moins vrai que jusqu'à nos jours, les véritables dirigeants, disons responsables, de la Chine n'occupèrent que rarement des fonctions officielles extérieures, en tout cas jamais de premier plan. Ils préfèrèrent toujours la solitude et l'isolement des montagnes retirées de l'ouest à une fonction en vue plus propre à les embarrasser qu'à faciliter leur tâche suprêmement désintéressée. Ainsi ils ont toujours su, par des moyens appropriés et en application du principe de l'alternance cyclique *Yn Yang*, représentée symboliquement par la double spirale, conduire magistralement les destinées de la Chine contre vents et marées, quoique souvent par des voies inscrutables et sinueuses. Ce principe de la double spirale est nettement indiqué dans les proverbes suivants : du désordre vient l'ordre et de l'ordre, le désordre ; ce qui est longtemps uni sera divisé, ce qui est longtemps divisé sera réuni ; un long temps de paix engendre le désordre, un état extrême de désordre amène le bon ordre ; c'est la somme de tous les désordres qui concourt à l'ordre final. Là gît le secret de l'étonnante stabilité et de longue permanence de la civilisation chinoise (1).

Lao tsï, précise *Se-ma Ts'ien*, se consacra à la Voie et à la Vertu et prit pour seul but de ses études de rester caché et sans renommée. Il demeura longtemps à la cour des *Chou*, mais voyant que la dynastie dégénérait il quitta sa charge et s'en alla par le passage de *Han Kou*. Le gardien de ce passage, du nom de *Yn Hi*, lui dit : « Maître, puisque vous allez vivre dans la retraite, daignez composer un livre pour mon instruction ». *Lao Tsï* écrivit alors un ouvrage en deux parties, sur la Voie et la Vertu, contenant un peu plus de 5.000 caractères, puis il s'éloigna et nul ne sut où il finit ses jours. *Se ma Ts'ien* termine sa courte notice en indiquant que

1. *Cf.* Adrian Paterson. *The Middle Empire*. Rev. *Esfan.*, n° 3, may 1941 et Kiang Kang Hu. *Chinese Civilisation*, p. 39.

Lao Tsï était un maître qui aimait l'obscurité, qu'il eut un fils qui devint général à la cour de *Wei* et dont les descendants existaient encore sous les *Han*.

Bien plus tard, sous l'influence du Bouddhisme, une foule de légendes firent leur apparition dans lesquelles, à défaut d'une biographie proprement dite, ce qui, au point de vue doctrinal, est bien secondaire, on discerne sans peine des allusions à l'origine non-humaine du Taoïsme. Ces légendes donnent à *Lao Tsï* une naissance miraculeuse à l'instar des Souverains légendaires et des ancêtres des fondateurs des trois Dynasties. Sa mère le porta 72 ans, certains disent 82 ans, dans son sein après l'avoir conçu sans l'intervention d'un époux, à la vue d'une étoile filante, esprit vital du Ciel, et sans cesser d'être vierge. Elle le mit au monde par le côté gauche, certains précisent sous son bras gauche, à l'ombre d'un prunier, symbole d'immortalité, d'où son nom *Li* qu'il se décerna lui-même, étant doué comme *Huang Ti* de la parole dès sa naissance. Montrant l'arbre il dit : *Li* sera mon nom de famille. Il vint au monde avec des cheveux blancs, des oreilles longues et la face d'un vieillard, d'où son nom de *Lao Tsï*, qui signifie aussi bien vieux Maître qu'enfant vieillard, son prénom *Er*, oreille, ou *Chung Er* oreilles longues, et son titre posthume ou plutôt son pseudonyme *Tan*, oreille longue. On le représente souvent monté sur un buffle noir et on le dépeint avec une protubérance au sommet du crâne, deux autres aux ailes du front, une grande raie sur celui-ci, une bouche carrée et autres détails extraordinaires. On dit qu'il quitta l'Empire chinois sur un char tiré par un buffle noir et qu'il se dirigea vers le Thibet, certains disent vers le mont *K'un Lun*, d'autres vers l'Inde et mourut à l'âge symbolique de 81 ans en 523. On prétend aussi qu'il eut douze disciples, deux directs, les autres posthumes, et que *Yn Hi*, *le* gardien de la passe, céda son livre à *Wen Tsï* l'un des premiers écrivains Taoïstes.

Certains ont soutenu que *Lao Tsï* n'a jamais existé,

d'autres qu'il y eut deux personnages de ce nom, l'un légendaire, l'autre postérieur de 129 ans à Confucius, et le véritable auteur du *Tao te King*. On parle même d'un troisième personnage qui se situerait entre les deux premiers et qui aurait écrit un ouvrage perdu depuis (1). Tout cela importe peu, car l'influence profonde qu'a jouée le Taoïsme dans tous les domaines de la pensée et de la civilisation chinoise dépasse immensement le cadre individuel. L'indication qu'il était archiviste à la capitale des *Chou* peut fort bien signifier, comme on l'a vu plus haut, qu'une organisation traditionnelle, apparemment les annalistes et les astrologues du troisième ministère dit des archives, dont certains membres sinon la plupart devaient être de souche ou d'esprit *Shang*, a désigné, directement ou non, un représentant qualifié pour rédiger un ouvrage résumant l'enseignement antique ou simplement l'a produit sous un nom fictif, ce qui au fond revient au même. Il n'existe, en effet, d'originalité qu'en surface, et le propre du Sage n'est-il pas de rappeler le sens véritable des vérités éternelles que l'humanité oublie ou dénature avec le temps, vérités qu'il retrouve naturellement et spontanément ou dont il reçoit la Tradition du fond des âges ?

Quant aux prétendus emprunts du Taoïsme à d'autres Doctrines orientales voire occidentales, ils n'ont apparence de réalité que lorsqu'on méconnaît le fait évident selon nous que toutes ces Doctrines ne sont que des adaptations faites en leurs temps et lieu du Livre unique et non écrit de la Tradition primordiale (2). C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les légendes qui disent que *Lao Tsï* est né avant le Ciel et la Terre ou que le Ciel et la Terre l'ont institué pour être le modèle de toutes les générations à venir, qu'il avait

1. Cf. Fung Yu Lan, o. c., p. 170-172.
2. C'est ce que dit l'Abbé du *Pai Yunn Koan* au Père Wiéger : « Entre nous, vous et nous, nous fûmes voisins à l'origine. Nous, Taoïstes, nous savons cela ». Cf. *Histoire des croyances en Chine*, p. 150. On peut voir un « signe des temps » dans le fait qu'il ne semble plus y avoir des Taoïstes de cette envergure.

une âme pure émanée du Ciel etc... Elles le font exister dès les trois premiers souverains (*San Huang*), avec *P'an Ku*, le premier homme, et apparaître ensuite à plusieurs reprises sous des noms différents, en particulier au temps de *Fu Hi* et de ses successeurs *Shen Nung*, *Chu Yung*, *Huang Ti*, *Ch'uan Hü*, *Yao*, *Shun* et au début des trois premières dynasties historiques *Hia*, *Shang* et *Chou*. Son activité fut particulièrement grande au début et au cours de cette dernière, ce qui indique dans le monde de grands changements nécessitant une réorganisation interne et externe des différentes civilisations existantes.

On peut considérer comme très plausible que *Lao Tsï* fut assistant-annaliste et conservateur des archives au temps de *Wen Wang* et de *Wu Wang* (1131-1112) av. J.-C., les deux fondateurs de la dynastie des *Chou*, ainsi que sous le successeur du dernier *Chung Wang* (1115-1079). Pendant le règne de celui-ci, il est censé avoir voyagé aux extrémités de l'occident et avoir visité les pays *Ta T'sin*, Thibet occidental, et *Tu K'ien*, Turkestan chinois, sinon plus loin. Il revint reprendre ses fonctions sous *K'ang Wang* en 1078 ; mais sous *Chao Wang* il quitta ses fonctions et vécut dans la retraite pour repartir finalement vers l'occident dans la 13e année du règne de cet Empereur. Il est dit qu'il sortit cette fois aussi par la passe de *Han Kou* et que le gardien de celle-ci le suivit et l'interrogea sur le *Tao*. Il ne fut pas question alors d'écrire un livre, la transmission orale suffisant seule encore (1).

Dans le *Fa Lun King*, entre autres, on trouve le récit d'environ vingt apparitions de *Lao Tsï* depuis les tout premiers temps jusqu'à l'époque de Confucius. A l'époque du roi *K'ang* (1078-1053 av. J.-C.), alors qu'il était connu sous le nom de *Kuo Shu Tsï*, il s'en alla par la passe de l'ouest puis revint par le désert pour instruire Confucius (517 av. J.-C.) sur la question des rites. Après avoir donné le nom des

1. Cf. Mayers. *Chinese Reader's Manual*, p. 110 et T. Watters. *Lao Tzu*, p. 6 et suiv.

maîtres célestes et humains de *Lao Tsï*, l'ouvrage ajoute : Lorsque *Lao Tsï* naquit il fit un bond et neuf pas en l'air tandis que des fleurs de lotus s'ouvraient sous ses pieds. Montrant le ciel de la main droite et la terre de la main gauche il dit : Dans le ciel au-dessus et par la terre au-dessous seul le *Tao* est honorable. De même, lorsque *Sakyamouni* (le Bouddha) naquit, il bondit et fit sept pas dans l'air puis montrant d'une main le ciel et la terre de l'autre il dit : Dans le ciel au-dessus et sur la terre au-dessous, je suis seul honorable (1).

(A suivre)

JACQUES LIONNET.

1. Cf. J. Legge. *The Religions of China*, p. 236, note D.

aussitôt retirés (1). Cette disgrâce peut d'ailleurs n'être que temporaire, et c'est peut-être ce qui eut lieu pour Gugomos ; mais le correspondant du F.·. Savalette de Langes se trompe ou s'exprime mal lorsqu'il écrit que, par la suite, « il aurait rattrapé une partie de ces connaissances », car, si les *pouvoirs* peuvent toujours être enlevés ou rendus au gré des *Supérieurs Inconnus*, il ne saurait évidemment en aucune façon en être de même pour les *connaissances*, acquises une fois pour toutes par l'initiation, si imparfaite qu'elle ait été.

RENÉ GUÉNON.

(*A suivre*)

1. Assurément, tout ceci paraîtra fabuleux à certains antimaçons, historiens scrupuleusement fidèles à la " méthode positiviste ", et pour qui l'existence des *Supérieurs Inconnus* n'est qu'une " prétention maçonnique convaincue de fausseté " : mais nous avons nos raisons pour ne pas souscrire à ce jugement trop... définitif, et nous avons conscience de ne rien avancer ici qui ne soit rigoureusement exact ; libre à ceux qui ne veulent s'en rapporter qu'à des documents écrits de garder toutes leurs " convictions "... négatives !

REMARQUES SUR LA TRADITION CHINOISE (1)

(*suite*)

III

Ce qui précède, donne, en somme, un aperçu sur l'histoire mêlée de légendes d'une organisation traditionnelle, qui fut la véritable gardienne de la Tradition primordiale et le génie tutélaire de la civilisation chinoise. Dans la légende fabuleuse de *Lao Tsï*, écrite par *Ho Kung* vers 350 de notre ère et dont nous avons donné quelques extraits plus haut, il est dit : *Lao Tsï* changea plusieurs fois de nom. Tous les hommes, disent les livres des *Tao Shï*, se trouvent souvent dans des circonstances périlleuses ; si alors le sage change de nom, pour se conformer aux changements qui arrivent dans la nature, il peut échapper aux dangers et prolonger sa vie. Beaucoup d'hommes de notre temps qui possèdent le *Tao* se soumettent à cette nécessité. *Lao Tsï* vécut trois cent ans sous la dynastie des *Chou* ; dans ce long espace de temps il a dû se trouver plusieurs fois exposé au danger. C'est pourquoi il changea souvent de nom. Ce dernier passage, difficilement compréhensible à première vue, et d'ailleurs embrouillé à dessein comme toutes ces légendes, s'entend très bien d'une organisation traditionnelle qui, par essence plus que par prudence, doit rester à couvert. Toutefois il est possible qu'il y soit fait allusion également à des cas de longévité dont on trouve des exemples remarquables dans toutes les grandes

1. Voir *Etudes Traditionnelles* nº d'avril-mai 1952.

traditions. *Ho Kung* écrit d'ailleurs : La science du *Tao* découle de l'existence du Ciel et de la Terre, les Saints qui possèdent le *Tao* n'ont jamais fait défaut. C'est pourquoi depuis *Fu Hi* jusqu'aux trois familles impériales, on a vu de siècle en siècle des sages qui se sont illustrés par la science du *Tao*. Pourquoi faut-il que tous ces personnages soient le même *Lao Tsï* ? Enfin, le *Chou Li* nous dit : La doctrine véritable, *Tao*, a toujours subsisté dans le monde et n'a jamais péri ; seulement, cette doctrine étant confiée aux hommes, les uns rompent avec elle, les autres la continuent scrupuleusement. C'est pourquoi sa destinée dans le monde est d'être tantôt éclatante, tantôt obscure (1).

Les Taoïstes font tous remonter la fondation de leur école à *Huang Ti*, auquel sont attribués un ouvrage sur la médecine : le *Huang Ti Nei King* et le chapitre VI du *Tao Te King*. Ils la font même remonter à *Shen Nung* et considèrent que tous les maîtres sous les cinq souverains étaient des leurs ainsi que *Lu Shang*, le premier ministre des *Chou*, et *Yi Yn*, premier ministre des *Shang*.

Lu Shang, appelé aussi *Kiang Tsï Ya* et *T'ai Kung Wang*, fut non seulement le précepteur de *Wen Wang* et de *Wu Wang*, les deux fondateurs de la dynastie des *Chou* mais encore le beau-père du second. Son rôle fut assez important pour que *Se-ma Ts'ien* déclare à son sujet que c'est avec son aide que *Wen Wang* fit des projets sur les moyens de pratiquer la vertu en renversant le gouvernement des *Shang*. Cette entreprise, ajoute-t-il, demandait une grande puissance militaire ainsi que des plans très habiles ; c'est pourquoi dans les générations suivantes ceux qui ont parlé de la guerre et de la puissance secrète des *Chou* ont tous vénéré *T'ai Kung* comme l'instigateur de ces projets (2). *Se-ma*

1. Cf. Stanislas Julien. *Légende fabuleuse de Lao Tseu*, eu tête de sa traduction du *Tao Te King*.

2. Cf. M. Granet, *Danses et Légendes*, p. 405 et suiv, ainsi que Se ma Ts'ien. *Mémoires Historiques*, IV, p. 35 et suiv.

On trouve dans *Les Fleurs de l'Antique Orient*, par Ç. de Harlez (extrait du *J. A.*, 1896, p. 11), sous le nom de Tze Ya Tze une courte biographie de Lu Shang et des extraits d'un ouvrage qui lui est attribué.

Ts'ien ne donne pas moins de trois traditions sur ce personnage assez énigmatique. Dans la première, il dit que c'était un homme des bords de la mer orientale, descendant d'un des quatre ministres de *Yu*, le fondateur de la dynastie *Hia*. Il était, semble-t-il, pauvre et misérable, il était vieux ; c'est en pêchant à la ligne qu'il entra en relation avec le Chef de l'Ouest au cours d'une partie de chasse organisée par ce dernier. La deuxième, qui convient fort bien à un sage Taoïste, dit que c'était un simple particulier qui vivait caché (*Ch'ou Shi Yn*) sur les rivages de la mer. Deux personnages de la suite du chef de l'Ouest qui était prisonnier de *Chou* (dernier roi des Shang) firent appel à son aide et à eux trois ils réussirent par des présents merveilleux à faire relâcher le Chef de l'Ouest. La troisième tradition, typiquement confucéenne, déclare que *Lu Shang* possédait une science étendue et était au service de *Chou*. Il quitta celui-ci en raison de sa méchanceté et alla de-çà et de-là, donnant des conseils aux seigneurs, mais il ne rencontra personne (qui sut l'apprécier), et finalement se réfugia dans l'ouest auprès du Chef de l'Ouest (de la maison) des *Chou*.

Il est à noter que le duc de *Chao*, dont le pays, comme *Ts'i*, le pays de *Lu Shang*, fut toujours réputé pour ses magiciens, est donné comme étant l'un des Trois-Ducs ou ministres et chargé de l'ouest, tandis que *Chou K'ung*, le duc de *Chou*, frère de *Weng Wang*, assistant précepteur, était chargé de l'est. Reste le centre, pour *Lu Shang*, dont on ne parle pas. Or, dans la biographie de *Lu Shang*, *Se-ma Ts'ien* affirme qu'il était chargé de l'est. Ceci n'est compréhensible que si l'on admet que le duc de *Chou*, patron avant Confucius de l'école de *Lou*, rivale de celle de *Ts'i*, prit le pas sur *Lu Shang* à la mort de *Wu Wang*. Il fut en effet chargé de la régence pendant la minorité de *Ch'eng Wang* (1).

Yi Yn est le modèle des conseillers et c'est le duc de *Chou*

1. La légende s'est emparée de ce personnage célèbre et raconte entre autre qu'il fit un voyage de trois jours sur son char esprit au mont *K'un lun*. C'est à la suite de cette visite qu'il put remporter de haute lutte la victoire sur le dernier roi Shang et ses partisans. La forme magique de ces combats

lui-même qui le prit pour exemple lorsqu'il dut se défendre de l'accusation de vouloir supplanter son neveu. *Yi Yn* aida *T'ang* à vaincre *Kie*, le dernier des *Hia*. Comme on le verra, sa biographie semble calquée sur celle de *Lu Shang* au point de faire croire à un plagiat. Il est fort probable qu'elle a été arrangée sous les *Chou* comme tout ce qui nous a été transmis des *Shang* et cela pour vaincre les résistances et les répugnances du peuple *Shang* envers leurs nouveaux maîtres.

La biographie de *Yi Yn* offre quelques particularités originales. Il naquit miraculeusement de *K'ung Sang* (le Murier Creux). Sa mère habitait sur la rivière *Yi*. Etant enceinte, elle rêva qu'un esprit (*Shen*) lui donnait cet avertissement : quand d'un mortier sortira de l'eau, marche vers l'est et ne tourne pas la tête pour regarder en arrière. Le lendemain elle vit un mortier qui sortait de l'eau. Elle avertit ses voisins et marcha vers l'est pendant dix li, puis elle tourna la tête pour regarder : son pays entier était sous l'eau. Elle-même devint *K'ung Sang* (Murier creux). *Yi Yn* fut découvert par une fille de la famille princière de *Sin* et présenté au Prince, qui confia son éducation à un cuisinier. *T'ang* ayant entendu parler de lui le fit demander au Prince qui refusa. *T'ang* demanda alors la main de la fille de ce dernier, qui, heureux, la fit accompagner par *Yi Yn*.

K'ung Sang, le murier creux, est l'arbre de l'est, le *Fou Sang*, le mûrier où monte le soleil levant, ou plutôt des dix soleils et de leur mère dont l'époux est *Ti*, le Seigneur d'en haut. Il est dit qu'une fois les dix soleils apparurent ensemble, risquant de brûler la terre, et qu'un archer habile en abattit neuf. Ces dix soleils ne seraient-ils pas l'image des dix époques dont neuf étaient révolues et qu'il fallait éliminer pour ne pas gêner la marche de la dixième ? En tout cas, il est dit que *Huang Ti* partit de *K'ung Sang* pour s'élever à la place souveraine. Son successeur y résida également.

illustre très bien les influences bénéfiques et maléfiques qui forment l'arrière plan de ce tournant décisif de la civilisation chinoise.

Pour plus de détails, Cf., E. T. C., Werner. *Myths et Légendes of China* p. 152 et *Dict. of chinese Mythology*, p. 51.

Enfin c'est à *K'ung Sang* que la mère de Confucius le conçut (ou l'enfanta). Toutes ces légendes se tiennent donc étroitement.

L'autre tradition dit que *Yi Yn* était un simple particulier ou lettré solitaire (*Ch'ou Shi*). *T'ang* envoya des gens le chercher en lui offrant des présents, ils s'en retournèrent cinq fois (d'autres disent trois fois). Enfin, il se résolut à venir ; c'est en accompagnant *T'ang* qu'il discourut sur le Roi simple (*Su Wang*) et sur les neuf maîtres. Bien qu'un commentaire précise que ces neuf maîtres sont les trois Souverains, les cinq Empereurs et *Yu*, le fondateur de la dynastie *Hia*, il semblerait que ce soit, comme le Roi simple, de hauts personnages Taoïstes. *T'ang* éleva *Yi Yn* en charge pour que l'état fût bien dirigé. *Yi Yn* quitta *T'ang* pour aller à la cour de *Hia*. Mais indigné de sa conduite, il revint à *Po*. Par la suite il suivit *T'ang* dans sa marche contre *Kie* et, après sa victoire, il annonça le nouveau règne, alors les Seigneurs se soumirent (1).

Le fils de *Yi Yn* fut également conseiller du roi *T'ang* et deux autres personnages peu connus furent conseillers des rois *Shang*. Il serait trop long de parler ici des personnages qui servirent de conseillers ou ministres aux souverains antérieurs aux *Shang*, mais il est intéressant de comparer tout ce qu'on vient de lire avec le rôle joué auprès de *Shi Huang Ti*, de la dynastie *Ts'in*, et *Kao Tsi*, fondateur des *Han*, par leurs conseillers respectifs *Lu Pu Wei* puis *Li Si* et *Chang Leang*. Ce dernier est l'ancêtre du fameux *Chang Tao Ling*, fondateur de la secte des *Tao Shi* et dont les descendants gardèrent la primauté jusqu'à nos jours.

Ce serait évidemment peine perdue que de vouloir passer ce qu'on vient de lire au crible de la critique et des méthodes dites historiques, qui, de toute façon, n'atteignent que la surface des choses et laissent de côté tout ce qui en constitue l'âme et l'essence même. Comme le dit le proverbe chinois :

1. Cf. M. Granet. *Danses et Légendes*, p. 416 et suiv., ainsi que Se-ma T'sien. *Mémoires historiques*, t. I, p. 178 et suiv.

« L'antiquité est comme le riz pur, nous ressemblons à des cosses vides » (1). Pour les modernes, la plus haute civilisation paraît primitive, la plus haute forme de gouvernement paraît archaïque, parce que les anciens tendaient au Ciel et non à l'homme. Et c'est un des plus célèbres disciples de *Lao Tsï* qui a écrit ce passage remarquable : « Une vive lumière éclairait la plus haute antiquité, mais à peine quelques rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble que les anciens étaient dans les ténèbres, parce que nous voyons à travers les nuages épais dont nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à minuit ; quand il voit se lever le soleil, il croit qu'*hier* n'a jamais existé » (2).

IV

Nous avons vu que sous le règne de *Sui Jen*, souverain de la douzième dynastie de la huitième période fabuleuse, quatre grands officiers sortirent d'un fleuve pour régler toutes choses à la place du Ciel et seconder ce souverain. Des dragons lui apportèrent une table et une tortue des caractères. Ces mêmes prodiges se renouvelèrent plusieurs fois jusqu'à *Fu Hi*. Ce dernier ne semble donc pas l'inventeur proprement dit de l'écriture, il ne fit que poser les bases de l'écriture actuelle qu'il adopta d'après une écriture antérieure qu'elle-même provenait d'une autre plus ancienne, mais toutes ces écritures sont censées avoir un prototype céleste.

C'est à la fin de cette 8e période qu'apparut le système des cordes nouées qui dura jusqu'à *Fu Hi* et *Shen Nung*, son successeur. Cette invention comme nous l'avons signalé plus haut, est donnée comme une marque de dégénérescence.

On attribue généralement à *Fu Hi* l'invention des huit trigrammes ou *Pa Kua*, dont les figures sont formées par

1. On pourrait ajouter en corollaire : Et nous ne ressemblons que des coques vides.
2. Cité par Nic. Müller, dans son intéressante étude sur *la Métaphysique de Lao Tseu*, d'après Abel Rémusat : *Mélanges d'histoire et de littérature orientale*, vol. I, p. 69.

la combinaison de lignes continues et brisées. De ces huit trigrammes il tira par permutation les 64 hexagrammes du *Yi King*. Certains ont pu voir, non sans raison, dans ces figures une représentation du monde et une dérivation du système des cordes nouées. Toutefois l'origine des caractères archaïques *Ku Wen* et des six principes de l'écriture, *Liu Shu*, est attribuée à *Ts'ang K'i*, ministre de *Huang Ti* et premier président du bureau des écrivains officiels. La légende lui donne quatre yeux, l'aspect d'un dragon et affirme qu'il sut former les caractères en naissant et reçut le *Ho Tu*. En s'approchant un jour de la rivière *Lo* une tortue divine vint à lui, présentant sur son dos des caractères bleus. Se basant sur cette révélation et des observations astronomiques et géomantiques, il composa des caractères, origine de l'écriture *Ku Lu Chou* qui subsista, dit-on, jusqu'en l'an 827 avant Jésus-Christ. Toutefois, plusieurs présages extraordinaires suivirent cette invention, parce qu'elle perturbait le monde bien qu'elle fût nécessaire à la marche descendante du cycle.

V

Par un édit de *King Ti*, empereur de la dynastie *Han* (156-151 av. J. C.), l'ouvrage de *Lao Tsï* fut élevé au rang de *King* ou livre canonique. Le sens primitif de *King* est tissage, plus exactement chaîne d'un tissu, tandis que *Wei* est le nom donné aux commentaires, son sens primitif est trame d'un tissu. La disposition polaire de l'écriture idéographique chinoise, qui est toute en descente à plein et en remontée à vide, l'apparente au tissage. On sait que l'écriture chinoise est disposée en lignes verticales allant de droite à gauche, chaque caractère se traçant de gauche à droite et de haut en bas. D'autre part, la structure de la phrase se compose essentiellement de caractères vides (particules fixatives) et de caractères pleins (mots invariables), ces derniers représentant les idées dans leur forme la plus univer-

selle et la plus complète, ce qui les rend immuables. Quant aux caractères vides, ils constituent le moule ou la trame de la phrase dans laquelle viennent se placer les caractères pleins, lesquels selon leur position peuvent être sujet, verbe, complément, etc. C'est sur ces caractères vides d'expressions, plus rarement sur le parallélisme et le rythme, ce dernier réservé surtout à la poésie, que repose le plus clair de la syntaxe chinoise (1). On peut donc affirmer que l'écriture idéographique chinoise est l'écriture métaphysique par excellence car elle permet d'exprimer les idées en leur conservant le maximum d'universalité. Signalons aussi que les anciens Chinois associaient la ligne courbe à la poésie et au chant, et la ligne droite au langage, et on sait que poésie et chant étaient dans l'antiquité les deux aspects complémentaires des rites incantatoires.

Une partie notable du *Tao Te King* est en vers ou prose rythmée, il est possible qu'il le fut en totalité à l'origine, d'où son extrême concision qui donne à beaucoup de passages un tour paradoxal avec souvent plusieurs sens parallèles. Il ne fait pas de doute que nous n'avons plus le texte primitif qui devait être écrit en caractères anciens, sans compter les altérations que font supposer les nombreuses variantes de certaines éditions. A première vue, l'ouvrage se présente comme une collection de petits centons curieusement assemblés et dont un bon nombre sont passés en proverbe ou se retrouvent dans divers autres ouvrages, y compris le *Yi King*. La plupart peuvent être pris comme thèmes de méditation et ont certainement servi comme tels sous la direction de maîtres compétents. Bien que la disposition en 81 chapitres soit, dit-on, postérieure, elle ne semble pourtant pas faite au hasard. On peut voir que le symbolisme des nombres s'applique presque toujours à l'idée maîtresse des chapitres (2).

1. Cf. G. Margouliés. *Petit précis de grammaire écrite*.
2. Par exemple chapitre 40. On sait que ce nombre a le sens de réconciliation ou de retour au Principe, de restauration de l'ordre primordial détruit par la chute de l'homme (R. Guénon, *Le Roi du Monde*). Par ailleurs, le P. Wiéger note que les treize premiers chapitres forment une série (*Les

L'édition de *Ho Shang Kung* est la seule où ceux-ci portent un titre, composé de deux caractères chaque fois. Nous avons cru intéressant de les traduire. Il existe des éditions qui donnent d'autres divisions, la plus courante est celle en 72 chapitres, mais celle en 81 est la plus traditionnelle. En effet, la série impaire 3, 9, 27, 81 se rattache naturellement à l'unité et c'est *Huai Nan Tsi* qui déclare : le Ciel est 1, la Terre 2, l'Homme 3, 3 fois 3 font 9, 9 fois 9 font 81. Le plan de l'ouvrage semble d'ailleurs se dérouler en spirale, ce qui explique le manque de suite apparente dans les idées développées. Celles-ci, au lieu de suivre un développement linéaire, comme dans nos littératures sont assujetties à un développement curviligne, d'où une perspective différente où l'on reconnaît la propension de l'esprit chinois à raisonner par voie de propositions successives qui partent d'un fait particulier pour y rattacher des conceptions de plus en plus vastes et aboutir à la considération de l'empire ou de l'univers (1). Pour s'en rendre compte, il suffit de lire n'importe quel classique chinois ou quelque ouvrage important de la littérature chinoise. Le *Tao Te King* ne saurait faire exception à cette règle. Partant de l'idée centrale de la Voie, *Lao Tsï* expose, précise et élargit sa pensée en la déroulant progressivement pour terminer par la définition de l'homme sage, c'est-à-dire de l'homme qui a réalisé l'épanouissement complet de son être sur le plan humain (2).

Pères du système Taoïste, p. 21, chapitre 14. Résumé des commentaires). Cela n'est pas sans analogie avec le plan sur lequel Dante a tissé sa merveilleuse *Divine Comédie*.

1. Cf. Les *Mémoires historiques*, de Se-ma Ts'ien, trad. par Ed Chavannes t. V, p. 381 en note. Mais on comprend mal que cette propension ait reçu l'épithète de fâcheuse surtout après avoir lu l'ouvrage remarquable de M. G. Margouliés : *La langue et l'écriture chinoise*.
2. Ce qu'on vient de lire suggère un rapprochement assez inattendu avec ce que dit Léon Daudet sur la démarche de la pensée de Montaigne dans : *Mes Idées Esthétiques*, p. 87.* J'ai essayé naguère, dans le troisième volume de mon Courrier des Pays-Bas, de tracer le chiffre ou schéma de la pensée de Montaigne, qui part d'un livre, ou d'une remarque donnée ; puis à partir de là suit des cercles successifs et sub-intrants, auxquels sont tangents d'autres livres et d'autres réflexions ; puis se retourne et réinvolte brusquement et, après un certain nombre d'autres cercles, se concentre sur la personnalité elle-même et l'idée de mort. Dans cette promenade ou exploration spiroïdale, il n'est presqu'aucun thème psychologique, biologique' que n ait touché le grand explorateur de l'être humain.

Ce n'est pas seulement dans la littérature chinoise qu'on trouve cette disposition spiroïdale, mais aussi dans le développement et le déplacement de la civilisation chinoise elle-même, dont la littérature n'est que la trace et l'image. Depuis ses origines cette civilisation qui semble provenir de la haute région du *Kan Su* (1) et du *Tsing Hia*, jadis luxuriante, mais depuis fort longtemps soumise à un déssèchement maintenant très avancé, suit sensiblement, tel un lent météore, une trajectoire nord-ouest sud-est. Ce fait explique la convergence ou, si l'on veut, l'aspiration des pays périphériques plus ou moins barbares vers les différents centres de culture chinoise dans la région de la courbe et du cours inférieur du Fleuve Jaune où elle resta quasi stationnaire jusqu'à la période *Han*. Après une sorte de comblement, correspondant à sa plus grande amplitude et sous l'effet des invasions du nord-est, tartares et autres, la civilisation chinoise se déplaça sur le cours du *Yang Tsi* avec une amplitude et des interférences plus marquées. Elle semble tendre de nos jours à passer sur le *Chu Kiang*, la rivière de Canton. Il est facile de constater que l'ensemble des chaînes de montagnes qu'on pourrait appeler en géologie l'éventail chinois, a pour axe précisément cette haute région du *Kan Su* et du *Tsing Hia* d'où partent outre le Salween et le Mékong, le Fleuve Jaune (*Huang Ho*) et le Fleuve Bleu (*Yang Tsi Kiang*), les deux artères principales de la Chine. Cet axe se trouve aussi dans les parages du fameux *K'un Lun*, montagne centrale sinon du monde, du moins du continent asiatique (2). A ce centre physique, qui a dû se déplacer

1. Il est intéressant de noter que le *Kan Su*, est maintenant avec le *Shen Si*, le foyer national des musulmans chinois après avoir été le berceau des Chinois et le point de départ de la civilisation chinoise. Cette région qui fut également le point d'appui du fameux Gengis Khan comprend en majeure partie des tribus nomades réputées pour la maîtrise de leurs cavaliers et dont l'esprit toujours guerrier pourrait réserver, le moment venu, bien des surprises en Asie Centrale voire même en Chine.

2. Sur le *K'un Lun*, Cf. Appendice I et II. Pour plus de détails, Cf. Mayer's, *Chinese Reader Manual*, p. 108-109, M. Granet, *Pensée chinoise*, p. 357 et etc. Werner, *Dict. of chinese mythology*. Cf. également la légende du voyage du Roi Mou aux contrées occidentales et sa visite à Si Wang Mu dans le *Hou T'ien Tse Tchoan*, trad. Dr Eitel, C. R. Vol. XVII et E. Chavannes, *Mémoires Historiques*, de Se-ma Ts'aen, t. V, appendice II, enfin L. Hodous. *The Chinese conception of Paradise*, Chinese Recorder, juin 1914.

sensiblement au cours des âges, correspond évidemment un centre spirituel important sinon suprême dont les cinq montagnes sacrées de la Chine proprement dite, sont les relais principaux. On trouve d'ailleurs de nombreuses allusions à ce centre dans les légendes et autres écrits aussi bien en Chine qu'aux Indes, et presqu'en Europe, ce prolongement de l'Asie (1). Or, les rayons de l'éventail chinois sont précisément orientés nord-ouest sud-est dans sa partie occidentale et les chaînes de montagnes s'y étendent presque sans discontinuité jusqu'en Birmanie, Malaisie, Insulinde et Indo-Chine, pays où justement se trouvent des colonies chinoises très prospères. Par contre, dans la Chine proprement dite, les chaînes de montagnes présentent de nombreuses cassures et une orientation plutôt ouest-est avec tendance à s'infléchir vers le nord-est. Cette configuration a donné naissance naturellement aux dix-huit provinces chinoises dont les particularités curieuses et l'autonomie remarquable sont difficilement explicables si l'on fait abstraction de ces conditions géologiques dans le développement de la civilisation.

VI

Dans son introduction aux *Pères du Taoïsme*, le R. P. Wiéger fait remarquer avec justesse que beaucoup de caractères sont employés par les anciens Chinois dans leur sens étymologique tombé en désuétude ou devenu rare. Ajoutons qu'en étudiant soigneusement les caractères importants du texte qui nous intéresse et dont les dictionnaires ne donnent pas toujours les explications nécessaires, on constate que tous les concepts, pour lequels nous devons recourir aux termes philosophiques et à la représentation géométrique classique, sont rendus dans l'écriture chinoise an-

1. Cf. l'ouvrage de R. Guénon, *Le Roi du Monde*.

cienne par des graphies représentant des notions simples et intégrales prises dans la nature ou tirées de la vie courante. C'est l'individualisme croissant de l'homme, son éloignement de la nature, ou si l'on veut de l'état édénique, avec, comme résultat, un antagonisme de plus en plus marqué, qui rendit nécessaire l'emploi de termes abstraits et une multiplication de caractères et de mots. Notons aussi que beaucoup de caractères se trouvent naturellement expliqués ou définis par d'autres caractères de même radical et surtout de même son et de même phonétique. Il en est ainsi parce que ce caractère ancien est souvent la représentation d'un geste rituel, complément indispensable de toute incantation. Dans son commentaire sur le *Kua Ta You* du *Yi King*, *Chu Hi* explique le caractère *Heng* par *Hiang* et ajoute ce qui suit : Les sons et les traits des caractères paraissent avoir assez peu d'importance. C'est pourquoi les lettrés qui nous ont précédés croyant comprendre l'essentiel négligèrent ces minuties. Il est certain que si en cet endroit et dans les endroits semblables vous n'examinez pas toutes choses, vous ne découvrez pas le sens propre et vous souffrirez un grand dommage». Les anciens auteurs en effet, ne manquaient pas d'utiliser les ressemblances phonétiques pour déterminer la signification des mots et on retrouve des traces de cette sémantique notamment dans le *Cratyle* de Platon (1), comme l'a signalé René Guénon, à propos du nirukta hindou. Il s'agit là d'une science traditionnelle fondée sur les lois de l'analogie et dont la clef semble, comme tant d'autres, perdue depuis longtemps (2).

C'est de 240 avant Jésus-Christ que date l'invention du pinceau ou plutôt la généralisation de son emploi, ce qui

1. Cf. A Waley. *The Way and its Power*. p. 162 et note I, p. 163.

2. Cf. Alain Daniélou. L'*Alphabet Sanscrit et la Langue Universelle* dans *France-Orient*, nº 48, avril-mai 1945 : " A quelle époque de l'histoire du monde, quelle sorte d'êtres mystérieux ont pu façonner le langage dans l'abstrait comme un traité de géométrie dont chaque proposition s'enchaîne avec une autre, dont chaque théorème est le résultat des conclusions précédentes ? Quels esprits prodigieux ont pu penser l'instrument de la pensée, le langage dont dépendent toutes les connaissances humaines ". On pourrait rapporter ces lignes à l'écriture chinoise dont on a dit qu'elle a pour but de rendre la parole visible.

révolutionna la composition et l'aspect des caractères, lesquels étaient tracés au stylet sur des lamelles de bambous ou des planchettes recouvertes de vernis. De rond le tracé devint carré, le rond est en effet le symbole du ciel, le carré celui de la Terre (1). Il en résulta des modifications importantes dans l'ordre graphique et phonétique en correspondance avec des changements non moins remarquables dans la pensée et dans les mœurs.

Comme ces quelques indications le laissent entrevoir, l'origine de l'écriture chinoise est fort obscure ; mais les légendes sont unanimes pour déclarer que cette origine est non humaine. En tout cas, aussi haut qu'on puisse remonter, l'écriture chinoise forme un tout complet et homogène suivant un mode de développement parfaitement régulier où l'on ne discerne ni état d'ébauche, ni apports étrangers. De plus, son histoire est intimement liée à l'histoire de la Chine dont elle est en quelque sorte le fil conducteur. On attribue à *T'ien Huang*, Souverain du Ciel, un livre en huit chapitres, origine des lettres, et il est dit que les caractères qui n'avaient aucune forme déterminée et dont se servirent les trois premiers souverains légendaires n'étaient qu'or et pierres précieuses (2).

Il n'existe plus de spécimen de l'écriture du temps des *Hia*, par contre celle des *Shang* nous est connue par les inscriptions sur leurs objets rituels, principalement les cloches et les trépieds, mais surtout par les os gravés découverts à la fin du siècle dernier sur l'emplacement de leur ancienne capitale *An Yang* au *Honan*. Toutefois, on prétend que les

1. Il est intéressant de noter ici qu'un enfant peut d'une façon innée dessiner plus facilement un cercle que toute autre figure géométrique. En général les enfants de trois ans y parviennent très bien, mais dessiner un carré reste réservé aux enfants de cinq ans. Toutefois H. G. Greel, dans *Essays on Early Chinese Culture*, I, p. 45 et suiv., rejette cette tradition et prétend qu'au contraire il est plus facile de tracer des traits droits avec un stylet qu'avec un pinceau. En tout cas, le tracé des caractères a bien changé comme nous l'indiquons et il est possible qu'on en ait donné une explication inexacte faute d'en connaître la raison profonde ou même pour la cacher.

2. A. C. Emmerich, décrivant le Paradis, y vit des esprits ayant sous le bras des rouleaux minces et brillants sur lesquels étaient tracées des lettres bleues et dorées. (*Vie d'A. C. Emmerich*, t. III pp. 440-44).

codes des cérémonies des *Hia* et des *Shang* furent écrits sur des tablettes de bois et de bambou qui subsistaient encore au début de la dynastie *Chou*. Cette écriture semble d'ailleurs n'avoir servi qu'à des buts rituels et pour le bénéfice d'une élite qualifiée qui sut éviter d'en vulgariser l'usage. Celle-ci savait fort bien que loin d'éclairer le peuple l'instruction n'aurait fait que le troubler et fausser ses aspirations. En effet il ne fait pas de doute, comme l'a écrit L. C. Hopkins, dans un article sur *L'écriture dans l'ancienne Chine*, qu'aux premiers temps de la race, savoir lire et écrire constituait principalement le mystère qu'on admirait chez une classe privilégiée et éduquée ; très probablement héréditaire, et que l'écriture archaïque avait été imaginée pour le service et le profit d'une hiérarchie exclusive et non pour servir au public (1). Cette classe, ou plutôt l'organisation traditionnelle dont elle n'était que l'émanation, détenait, comme on l'a déjà vu, les clefs de la connaissance traditionnelle et les principes directeurs de la civilisation chinoise. C'est ce qui lui a permis de mener directement d'abord, indirectement ensuite, les destinées de la Chine et de l'adapter aux conditions des différentes époques jusqu'aux temps modernes et cela sans sortir de la voie qui lui avait été tracée à l'origine.

C'est à *Yu*, fondateur de la dynastie *Hia*, qu'est attribué le *Ho Fang* ou grand Plan dont les neuf divisions sont développées dans le *Chou King*. Il le reçut sous la forme d'un diagramme *Lo Shu* porté sur le dos d'une tortue mystérieuse. Perdu à la fin des *Shang* il fut retrouvé, paraît-il, par le ministre du dernier souverain de cette dynastie qui le remit à *Wu Wang*, le fondateur de la dynastie *Chou*. C'est au père de ce dernier, *Wen Wang*, qu'on doit la rédaction actuelle du *Yi King* et sa transformation en livre divinatoire. Il

1. C'est ce que dit Kung Yng Ta, cité par le P. de Prémare. dans *Vestiges...* p. 423 : « Il y avait sans contredit des lettres avant Fu Hi, mais on ne les employait pas encore pour instruire le peuple. Au temps de Fu Hi on commença à employer les conventions écrites ». Cf. également Fung Yu-Lan, *History of Chinese Philosophy*, p. 7.

fut aidé dans sa tâche par son plus jeune fils, le duc de *Chou*, lequel prit également une part importante dans l'élaboration du *Chou Li*, code des cérémonies des *Chou*, ainsi que le *Er Ya*, le premier dictionnaire chinois (1).

Loin d'être primitive dans le sens que donnent à ce terme les modernes, l'écriture archaïque paraît au contraire assez compliquée. Il est prouvé que vers 827 avant J. C. l'Empereur *Süan Wang* voyant que la forme des caractères avait subi des altérations chargea *Chou*, l'historiographe de l'Empire, de la fixer, en la ramenant autant que possible à la forme archaïque. A cet effet *Chou* dressa à l'usage des scribes un catalogue des caractères à utiliser dans l'administration. Ceux-ci remplacèrent les caractères antérieurs devenus trop compliqués et surtout présentant des variantes trop nombreuses. Son ouvrage, qui porte le nom d'Annales de *Chou*, fut gravé sur dix tambours en marbre, dont neuf seulement subsistent encore à Pékin. Le dixième, qui comprenait six chapitres, fut perdu au temps de *Wu Ti*, le troisième Empereur de la dynastie *Han*, au début de notre ère.

Avec la décadence des *Chou*, et pendant la période dite des Royaumes combattants, cette réforme fut négligée et l'écriture, utilisée de plus en plus par des hommes sans qualifications ni scrupules, dégénéra comme le reste. Peu s'en fallut que la civilisation chinoise ne disparût dans le tourbillon des luttes intestines. On a parlé à ce sujet d'une émancipation de la Chine, ce ne fut au fond que la liquidation d'un passé, et quel passé ! Cette période vit la venue au pouvoir d'hommes de basse condition et la chute de presque toutes les maisons régnantes, d'où le nivellement des conditions de la plupart des Chinois. Le *Yi Wen Shi* dit à ce sujet : Les différentes philosophies appartiennent à dix écoles dont neuf seulement sont dignes d'attention. Toutes firent leur appari-

1. Cf. T. Watters. *Essays on the Chinese Language*, ch. II : *The Cultivation of their Language by the Chinese*, et ch. III : *Origin and early History of the Language*. Cf. également L. Wieger, *Caractères Chinois*. Introduction et R. B. Blakney. *A course in the analysis of chinese characters*. Introduction, part II.

tion avec le relâchement du pouvoir royal et l'affaiblissement des nobles féodaux. Elles diffèrent grandement par ce qu'elles préfèrent et par ce qu'elles rejettent. Aussi les différentes pratiques des neuf écoles pullulent, mais elles ont (toutes) un développement commun. Chacune s'attache à un seul point qu'elle prétend être le meilleur et qu'on discute de manière à gagner la faveur des grands féodaux (1).

Finalement, alors que le désordre paraissait sans issue, un des princes les plus puissants de ceux qui luttaient pour l'hégémonie, le duc de *Ts'in*, prit le pas sur ses rivaux en anéantissant les *Chou* en 255 av. J. C. Le peuple des *Chou* s'enfuit dans l'est, les ustensiles précieux des *Chou* et surtout les neuf Trépieds de *Yü* tombèrent en la possession de *Ts'in*, mais au cours de leur transfert l'un d'eux tomba dans la *Sï* où nul ne put le retrouver par la suite. Et on ne sait trop rien de ce qui advint des autres (2). *Se-ma Ts'ien* dans son traité sur les sacrifices *Feng* et *Shan* écrit : Quand l'Empereur éminent (*Fu Hi* ?) fleurit, il y eut un trépied sacré ; le nombre en symbolisait l'unité universelle : l'union du Ciel, de la terre et de tous les êtres était réalisée. *Huang Ti* fit trois trépieds avec le métal que lui fournirent les neuf pasteurs (du peuple) et s'en servit pour brûler les victimes qu'il offrait aux empereurs d'en haut et au *Kuei Shen*. (Aussi) toutes les fois qu'un sage se présenta, (les trépieds) apparurent. Il furent transmis aux *Hia*, puis aux *Shang* ; mais la vertu des *Chou* s'étant pervertie et le dieu du sol à *Sung* (dont les princes descendaient des *Shang*) ayant disparu, les trépieds tombèrent dans l'eau où ils s'enfoncèrent et devinrent invisibles.

1. Cf. Fung Yu-Lan, *A History of Chinese Philosophy*, p. 9 et suiv. Il importe de retenir que le débordement de ce " commun avènement " put être magistralement endigué, comme bien d'autres révolutions par la suite, grâce à la patiente vigilance des véritables gardiens de la civilisation chinoise. Ils sembleraient même les avoir provoquées en temps voulu afin de mieux les dominer et surtout empêcher l'emprise durable des influences mauvaises toujours prêtes à les soutenir.
2. Cf. Se-ma Ts'ien, *Mémoires Historiques*, t. II, p. 94 et t. III, p. 429.

VII

La période des Royaumes combattants prit fin en 221, lorsque le prince *Cheng* des *Ts'in*, après avoir écrasé tous ses opposants, monta sur le trône impérial avec le titre de *Ts'in Shi Huang Ti*. D'un génie peu commun, il s'appliqua avec la dernière rigueur non seulement à l'unification territoriale et politique de la Chine mais aussi à son unification culturelle. Initié de bonne heure par son précepteur, certains disent son véritable père, *Lu Pu Wei*, marchand fort riche et politicien très habile, *Ts'in Shï Huangti* et fut remarquablement secondé par son ministre *Li Sï*, lequel se chargea, entre autres, de l'unification des caractères et publia à cet effet un index de caractères simplifiés dont l'usage devint obligatoire dans tout l'Empire.

Ces réformes n'allèrent pas sans une opposition d'abord sourde puis ouverte des lettrés (*Ju*) conservateurs et frondeurs. Pour la vaincre, le premier Empereur n'hésita pas à ordonner, à l'instigation de *Li Sï*, la proscription et la destruction générale de tous les livres en 122. Il s'attaqua tout particulièrement aux livres de Confucius et de ses disciples ainsi qu'aux chroniques des maisons héréditaires à l'exception de celle de *Ts'in*. Cependant les personnes ayant la charge de « lettrés au vaste savoir », au nombre de 70, partagèrent avec la bibliothèque impériale le droit de conserver les livres proscrits. Tous les lettrés durent s'incliner et ceux qui se risquèrent à résister ou protester furent mis à mort. On remarquera entre autres que ni le *Yi King* et ni le *Tao Te King*, c'est-à-dire les livres contenant la quintessence de l'enseignement antique, ne figurèrent parmi les livres mis à l'index. Ne furent pas touchés également les ouvrages présentant une réelle utilité, c'est-à-dire ceux traitant de médecine et de pharmacie, de divination par la tortue et l'achillée, d'astrologie, d'agriculture et d'arboriculture. Sans ces mesures draconiennes, mais indispensables pour éliminer les éléments nocifs qui s'étaient donné libre cours à la fin de **la**

période féodale, il est certain que le nouvel Empereur, nettement inspiré par les Taoïstes, n'aurait pu faire œuvre durable. Il est à remarquer à ce propos que les fondateurs des dynasties ultérieures et leurs souverains les plus capables eurent tous des attaches taoïstes ou plus tard bouddhistes. Il apparait toutefois que *Ts'in Shï Huang Ti*, enivré par ses succès et fort de sa puissance, ait cherché à outrepasser son mandat et à forcer le destin malgré de nombreux signes contraires. Ainsi, après avoir accompli le fameux sacrifice *Feng* sur le *T'ai Shan*, il fut surpris, sur le chemin de retour, par un orage qui l'obligea à chercher refuge sous un arbre. A ce propos il est dit que ce sacrifice fut accompli à l'imitation des 72 personnages qui l'avaient précédé et dont douze seulement sont connus. Ce sont *Wu Huai*, *Fu Hi* et ses descendants et les fondateurs des trois dynasties *Hia*, *Shang* et *Chou*.

Voyageur infatigable, le Premier Empereur parcourut tout l'Empire, il se rendit notamment à deux reprises sur les bords de la mer orientale, le pays d'origine de *Lu Shang*, le premier conseiller des *Chou*. Très superstitieux (tout génie a ses faiblesses), il venait y chercher les Immortels et la drogue d'immortalité. En fait il ne trouva que des charlatans qui abusèrent de sa crédulité en l'incitant à envoyer à grands frais mais sans résultats, et pour cause, une expédition à la recherche des trois montagnes sacrées au milieu de la mer (1). Il essaya également, sans y parvenir, de faire repêcher dans la *Sï* le trépied de *Yü* qui y avait jadis disparu. Enfin, au retour de sa deuxième visite à la mer orientale, il tomba malade et mourut subitement avant d'atteindre la capitale, treize ans à peine après avoir accompli le sacrifice *Feng*.

Malgré sa courte durée, le règne de *Ts'in Shï Huang Ti* marque un point tournant de l'histoire de la Chine. Son influence fut si grande qu'elle permit à la Chine de développer à l'abri de sa grande muraille toutes les possibilités de sa civilisation et de maintenir celle-ci quasi intacte jusqu'à

1. Il s'agit du deuxième paradis Taoïste, résidence des huit Immortels, situé à l'extrême-est sur l'océan.

nos jours. La dynastie des *Ts'in* fut éphémère, elle s'arrêta court au fils cadet du premier Empereur, assassiné au bout de trois ans d'un règne sans gloire (1).

Des puissances comme des influences de toutes sortes entrèrent en jeu et l'œuvre gigantesque accomplie par le premier Empereur déborda le cadre dynastique et nécessita pour être consolidée qu'une dynastie de souche obscure la poursuive tout en en tempérant les excès. Cette dynastie dégénéra à son tour et celles qui lui succédèrent, selon un rythme général de 400 ans, après des périodes de désordre d'autant plus violent que la dynastie éliminée avait eu plus de durée ou plus de puissance, reçurent chaque fois les impulsions et les influences nécessaires pour maintenir la Chine dans sa voie. Ainsi une réaction inévitable suivit la fin des *Ts'in*. Après quatre ans de lutte et de troubles, un officier obscur, *Liu Pang*, fils d'un fermier réussit à s'emparer du pouvoir et à fonder la grande dynastie des *Han*.

La naissance de *Liu Pang* n'est pas exempte de merveilleux et rappelle celle des Empereurs Légendaires. C'est la dernière fois que de tels faits sont rapportés dans l'histoire de la Chine bien que d'autres fondateurs de dynastie après lui aient connu une fortune aussi extraordinaire (2). Dès qu'il fut devenu Empereur, sous le nom de *Kao Tsi*, *Liu Pang* ne s'entoura guère que de conseillers Taoïstes. Malgré son franc mépris des lettrés il sut les ménager et s'assurer leur concours pour consolider sa dynastie. Ceux-ci en profitèrent pour s'organiser en corps d'état et dès que l'édit de proscription des livres fut tacitement rapporté, en 191, après la mort de l'Empereur, ils mirent tout en œuvre pour rechercher les ouvrages anciens encore existants. Certains furent retrouvés ou reconstitués tant bien que mal, d'autres, le plus grand nombre, furent perdus à jamais.

C'est une erreur de croire que seule la proscription du

1. Cf. l'importante biographie de Ts'in Shï Huang Ti dans les *Mémoires Historiques* de Se ma Ts'ien, II, p. 101 et suiv.
2. Cf. la biographie de Kao Tsï dans les *Mémoires Historiques* de Se-ma Ts'ien, II, p. 524 et suiv.

Premier Empereur fut la cause de la perte de la presque totalité de la littérature ancienne de la Chine. Déjà, lors du déplacement précipité de la capitale des *Chou*, saccagée par les barbares de l'ouest en 771 av. J.-C. beaucoup de documents et de livres furent certainement perdus, pour ne rien dire des accidents antérieurs dus aux vicissitudes de l'histoire ou simplement à l'altération matérielle des livres eux-mêmes par le temps. Enfin, la destruction des diverses bibliothèques impériales et les désordres qui suivirent la fin de chaque dynastie à partir des *Ts'in* jusqu'à l'apparition de l'imprimerie en 932 se chargèrent de réduire à peu de choses ce qui devait nous parvenir de l'antiquité.

L'accusation portée contre un personnage historique d'être l'auteur de la perte d'ouvrages de l'antiquité est toujours mal fondée. L'histoire nous donne chaque fois une version commode et accessible pour cacher des raisons plus profondes et rejeter sur d'autres l'action détournée de certains. Quoi qu'il en soit, les lettrés se groupèrent en caste fermée dès le début des *Han*, mais bien encadrés il ne leur fut plus possible de sortir du rôle conservateur qui leur était assigné désormais dans l'Empire, et lorsque leur influence commença à devenir trop exclusive, le Bouddhisme fut introduit en Chine pour faire contrepoids à l'ascendant des lettrés et servir en même temps d'écran au Taoïsme, dont le rôle réel, après quelques périodes de faveur officielle, devait devenir de plus en plus occulte, malgré sa transformation extérieure en une sorte de religion populaire inspirée en partie du Bouddhisme. Ce dernier à son tour, après un essor extraordinaire, fut ramené brutalement à la place qui lui revenait dans la triade qui, jusqu'à nos jours, se partagea non sans oscillations l'âme chinoise. Enfin, l'apparition d'associations de toutes sortes et de sociétés secrètes à tendances diverses et à réseaux multiples sans liens apparents, servirent à maintenir parmi le peuple le levain nécessaire pour agir afficacement chaque fois que cela fut nécessaire (1).

1. Cf. l'ouvrage du Lt Cl. B. Favre, *Les Sociétés secrètes en Chine*.

La réforme de *Li Si* fut le point de départ d'une évolution rapide de l'écriture chinoise vers sa forme moderne, surtout après l'usage généralisé du pinceau. Les anciens caractères tombèrent bien vite dans l'oubli, ils seraient devenus probablement indéchiffrables sans l'œuvre de *Hu Shen* qui entreprit de rédiger un répertoire des caractères anciens encore existants sous les *Han*. Son ouvrage le *Shuo Wen* fut publié après sa mort vers 120 av. J. C. C'est, avec le *Er Ya*, le prototype de tous les dictionnaires chinois parus jusqu'à nos jours.

Il ne faut pas oublier l'instauration géniale du système des examens par l'Empereur *Wu Ti* (140-87 av. J. C.), lequel donna à la Chine le cadre nécessaire à l'aménagement de ses institutions et à la fixation de sa pensée et de ses mœurs (1). Plus que toute autre chose cette institution fut le rampart efficace contre les idées nouvelles ou étrangères dont l'introduction prématurée, sans adaptation pour les esprits, risquait d'amener des réactions dangereuses.

Vers la même époque apparurent la calligraphie, la poésie et la peinture, étroitement apparentées (2). Cette dernière surtout semble avoir été un moyen de réalisation pour une partie de l'élite chinoise à tel point que confucistes, taoïstes et bouddhistes s'y adonnèrent chacun selon ses tendances (3). Il semble que le bel essor de la peinture chinoise comme art ait été un palliatif à la perte des graphies anciennes et un mode d'expression spontanée pour sortir du cadre étroit dans lequel se trouvait désormais enfermée l'écriture. Des ouvrages taoïstes de plus en plus nombreux, sans compter des ouvrages doctrinaux de valeur inégale, virent le jour, traitant de magie, d'alchimie, d'astrologie, des procédés divina-

1. Signalons à ce propos le cycle de légendes sur les nombreuses visites de Si Wang Hu à cet Empereur.
2. On pourrait ajouter la musique, bien que la musique ancienne, au même titre que la poésie qu'elle accompagnait, fut frappée par l'édit de proscription des livres. Elle eut sa part de renaissance. On retrouva certes des ouvrages et des instruments, mais non l'esprit. De sacrée, la musique devint profane et individuelle, quoique plus ou moins sous la tutelle des divers Empereurs jusqu'à nos jours. Cf. L. Laloy, *La musique chinoise*.
3. Cf. O. Siren, *The chinese books on the Art of Painting*.

toires, etc., débris de connaissances traditionnelles plus ou moins complètes, plus ou moins comprises, le but général étant l'immortalité physique et tous les pouvoirs qui s'y rattachent, bien plus que la réalisation métaphysique qu'eut toujours en vue l'enseignement oral. Toute cette floraison, qui constitue la majeure partie de l'énorme canon taoïste, correspond à la tendance cyclique de la prise de conscience du monde physique et de ses extensions, tendance qui partout a conduit l'homme, avec plus ou moins de bonheur, à l'expérience et à la science empiriques.

VIII

Le *Tao Te King* a été l'objet de nombreux commentaires taoïstes, bouddhistes et même confucianistes, preuve de son universalité (1). Ses traductions en langues européennes ne se comptent plus. Après lui les ouvrages les plus importants du taoïsme ancien sont ceux de *Li Tsi* et surtout *Chuang Tsï*, penseur hors ligne ; signalons également ceux de *Wen Tsï*, *Huai-nan Tsi* et *Han Fei Tsi* où l'on retrouve de nombreux extraits du *Tao Te King*.

Pour notre traduction, nous avons utilisé différentes éditions chinoises anciennes et modernes ainsi qu'une édition japonaise, que nous avons comparées avec les principales traductions. Nous avons dû fréquemment amplifier le texte trop concis pour en dégager le sens, ce qui nous a mené à faire des additions que nous avons mises en italique afin de les distinguer du texte proprement dit. Nous avons accompagné celui-ci d'une glose interlinéaire et en retrait, imprimée en caractères différents. Ces additions et la glose se composent principalement d'extraits, de commentaires et d'ouvrages taoïstes, de proverbes et même de citations.

JACQUES LIONNET.

1. Pour plus de détails, Cf. Watters, *Lao Tze*, p. 20, Stanislas Julien, *Le Livre de la Voie*, Introduction, et surtout L. Wieger, *Taoïsme*, II, le canon.

TEXTES SUR LA CONNAISSANCE SUPRÊME (1)

(suite)

II

LA QUESTION POSÉE PAR IBN SAWDAKIN

Shems ed-dîn Isma'îl Ibn Sawdakîn en-Nûrî (2) (qu'Allah lui fasse miséricorde) a posé au Maître des Maîtres, le Vivificateur de la Doctrine et de la Religion par la Vérité (qu'Allah soit satisfait de lui), la question suivante :

Quel est le plus haut des degrés et états auxquels aboutissent les desseins ultimes des Hommes spirituels en fait de Science par Allah, lorsque les choses se manifestent à eux tant intérieurement qu'extérieurement ? (3).

Le Maître répondit :

Toute chose contingente procède de l'Etre-Nécessaire-par-Essence selon « une face qui lui est propre » (*el-wajh el-akhaçç*), « face » que les philosophes (*el-'Uqalâ*) affirment au sujet de l'Intellect Premier (*el-Aql el Awwal*). L'être contingent (*el-mumkin*), qu'il soit produit « à l'occasion d'une cause » (*'inda sabab*) ou qu'il procède « d'une cause » (*'an*

1. Voir *Etudes Traditionnelles*, n° d'avril-mai 1952.
2. Celui-ci est un des plus importants disciples et compagnons du Sheikh el-Akbar qui en fait mention quelquefois dans ses écrits. Il naquit en 588-1192 au Caire et mourut en 646-1248 à Alep. On a de lui des poésies et quelques commentaires sur des ouvrages du Sheikh el-Akbar.
3. Il s'agit du moment où le Contemplant sortant de l'état d'extinction suprême, les réalités distinctives de l'existence réapparaissent dans la conscience.